

de Chaulieu, le marquis de la Fare, les salons de Ninon de l'Enclos et la société du Temple où la philosophie d'Épicure était professée et pratiquée (1). Effacée par l'éclat et les succès du cartésianisme, impuissante contre l'ascendant et la force de ses doctrines, la philosophie de Gassendi n'a eu qu'un rôle obscur au dix-septième siècle. Mais, dans le siècle suivant, sous une autre forme, placée sous le patronage de Bacon et de Locke, pour la méthode et pour la métaphysique, sous celui de Newton, pour la physique, cette même philosophie prenant, pour ainsi dire, sa revanche, éclipsera à son tour le cartésianisme et lui succédera dans l'empire des intelligences.

(1) Voir dans l'*Encyclopédie* l'article ÉPICURÉISME, par Diderot.

## CHAPITRE XXVII

De la polémique des jésuites contre le cartésianisme. — Caractères généraux de leur philosophie, empirisme et scepticisme. — Gassendi préféré à Descartes. — Guerre aux idées innées. — Critique par le P. Tournemine du *Traité de l'existence de Dieu* de Fénelon. — Le spiritualisme de Descartes tourné en ridicule. — *Voyage du monde de Descartes*, par le P. Daniel. — *Nouveaux Mémoires de Huet pour servir à l'histoire du cartésianisme*. — Conjectures du P. Tournemine sur l'union de l'âme et du corps. — Obscurité, selon les jésuites, des idées de l'âme et de Dieu. — Dédain des preuves métaphysiques de l'existence de Dieu. — Dieu conçu comme un être très-particulier. — Toute participation supprimée entre la créature et le Créateur. — Le P. Dutertre. — *Athei detecti* du P. Hardouin. — Persécutions contre le P. André. — Interdiction à tout membre de la Société de défendre le système de Descartes, même comme simple hypothèse. — Le cartésianisme accusé de complicité avec Calvin et Jansénius. — Dénonciation par le P. Valois de la conformité des sentiments de Descartes avec ceux de Calvin. — Polémique excitée par le livre du P. Valois. — Accusation de jansénisme. — Saint Augustin maltraité par les auteurs jésuites. — Rapport entre les paradoxes historiques du P. Hardouin, et la polémique philosophique et théologique des jésuites. — Les jésuites défenseurs du libre arbitre. — Éloge de la physique de Descartes par quelques jésuites plus modérés. — Le P. Rapin. — Le P. Tournemine. — Le P. Regnault. — Le P. Buffier. — *Traité des vérités premières*, plus empreint de l'esprit de Locke que de celui de Descartes. — Éloges de Descartes par les PP. Guénard et du Baudory. — Repentir tardif d'avoir donné les mains au sensualisme et au scepticisme contre le spiritualisme cartésien. — Grave inconséquence des jésuites en philosophie.

Déjà, au premier rang des adversaires de Descartes, nous avons rencontré les jésuites. Par l'importance de leur rôle dans les luttes et dans les persécutions du cartésianisme, par leur rivalité avec la congrégation de l'Oratoire, ils méritent une place à part dans cette histoire.

Voyons avec quelle philosophie et avec quels arguments ils ont si vivement combattu la philosophie cartésienne. En vain Descartes s'était-il flatté de les concilier à sa doctrine à force d'égards et même de flatteries; il réussit à conserver avec quelques-uns d'entre eux des liaisons d'estime et d'amitié personnelle, mais non à conquérir la Compagnie elle-même. Plus ancienne que l'Oratoire, elle était aussi de plus longue date et plus profondément engagée avec la philosophie de l'École, dans laquelle un grand nombre de ses membres s'étaient signalés par la subtilité de leur dialectique et par de savants commentaires sur Aristote. D'ailleurs, en déclarant la guerre à la philosophie nouvelle, elle se montrait fidèle à son esprit, fidèle à sa mission de défendre le passé et la tradition contre les nouveautés, plus ou moins suspectes, de l'esprit moderne.

L'empirisme, puisé soit dans Aristote, soit dans Gassendi, et plus ou moins mêlé de scepticisme, voilà le caractère le plus général que présente la philosophie des jésuites, dans son opposition à celle de Descartes et de l'Oratoire. Ce caractère s'est déjà révélé à nous par les attaques du P. Bourdin contre les preuves de la distinction de l'âme et du corps, et par le formulaire imposé à l'Oratoire. Contre les idées innées et la vision en Dieu, les jésuites se portèrent les défenseurs de la vieille maxime, rajeunie par Gassendi, qu'il n'y a rien dans l'entendement qui n'ait passé par le sens. Entre Descartes et Gassendi, entre le plus grand défenseur et le plus dangereux adversaire du spiritualisme, ils n'hésitent pas, et toutes leurs préférences, hautement avouées, sont pour le restaurateur de la philosophie d'Épicure. « Gassendi, dit le P. Daniel, était un homme qui avait autant d'esprit que M. Descartes, une bien plus grande étendue de science et beaucoup moins d'entêtement; il paraît être un peu pyrrhonien en métaphysique, ce qui, à mon avis, ne sied pas mal à un philosophe (1). » Le même P. Daniel prête ce propos à

(1) *Voyage du monde de Descartes.*

Colbert qu'on dissuadait de faire apprendre à son fils l'ancienne philosophie, sous prétexte qu'elle ne contient que fadaïses et chimères : « On m'a dit aussi qu'il y a bien des fadaïses et des chimères dans la nouvelle; ainsi, folie ancienne, folie nouvelle, je crois qu'ayant à choisir, il faut préférer l'ancienne à la nouvelle. » Ces paroles sceptiques, auxquelles il applaudit de tout son cœur, servent de conclusion à son *Voyage du monde de Descartes*.

Avoir appris combien ce qu'on sait le mieux est mêlé d'obscurité et d'incertitude, voilà, selon le P. Rapin, le plus grand fruit qu'on puisse tirer de la philosophie (2). Ce ton sceptique est celui de tous les beaux esprits et philosophes de la Compagnie. Ils ne trouvent nulle clarté, ni dans l'idée de l'âme, ni dans celle de Dieu, auxquelles quelques-uns, comme le P. Dutertre, ajoutent même celle de corps (2). Que reste-t-il donc qui ne soit du domaine des ténèbres et de l'incertitude? Ils inclinent au probabilisme en métaphysique, comme leurs casuistes au probabilisme en morale, ou plutôt leur probabilisme en morale n'est qu'une conséquence de leur probabilisme en métaphysique. Nous verrons Huet, l'hôte, l'ami des jésuites, pousser cette tendance, déjà marquée dans la *Censure de la philosophie de Descartes* jusqu'au plus outré pyrrhonisme dans le *Traité de la faiblesse de l'esprit humain*, qui fit un si grand scandale, et dont un jésuite seul, le P. Baltus, osa faire l'apologie. Par les intrigues des jésuites à Rome, Descartes est mis à l'index, tandis que Gassendi est épargné. Le philosophe qui n'avait travaillé qu'à établir profondément dans les esprits la spiritualité et la Divinité est condamné, tandis que celui-là est approuvé qui n'avait eu d'autre but, à ce qu'il semble, que de les obscurcir et de les ébranler. Suivant la remarque d'Arnauld, le poison était permis, mais non le contre-poison.

(1) *Œuvres diverses*, 3 vol. in-12. La Haye, 1725.

(2) *Réfutation de Malebranche*, 1<sup>re</sup> partie, 4 vol. in-12. Paris, 1715. — Observations sur la profession de foi du P. André. (*Introduction à ses Œuvres philosophiques*, par M. Cousin.)

Jusque dans leurs appréciations du mérite relatif des divers ouvrages de Descartes, on peut reconnaître les inclinations philosophiques des jésuites. Les *Passions de l'âme*, tel est, selon le P. Daniel et Huet, le meilleur, ou le moins mauvais, des ouvrages de Descartes, sans doute parce que la physiologie tend à y absorber la psychologie, tandis que tous deux s'accordent à mettre au dernier rang les *Méditations*, où sont démontrées la spiritualité de l'âme et l'existence de Dieu. Idées innées, idée de l'infini, vérités éternelles, raison universelle et divine, toutes les traces de Dieu en notre intelligence, voilà ce qui semble plus particulièrement antipathique aux philosophes de la Compagnie. Ils s'obstinent à n'y voir que rêves et chimères, folie et fanatisme. Nous ne voulons pas dire assurément que jamais ils n'aient raison dans leurs critiques contre l'idéalisme, et surtout contre la vision en Dieu de Malebranche. A la suite d'Arnauld, souvent ils rencontrent juste dans leurs attaques et leurs railleries ; mais ils ne savent combattre les excès de Malebranche qu'en tombant eux-mêmes dans toutes les erreurs de l'empirisme. Avec quelle chaleur Huet, dans la *Censure*, ne défend-il pas le grand principe de la philosophie de la sensation ! On croirait entendre Épicure ou Gassendi. Dans sa réfutation officielle de Malebranche, le P. Durtet, comme Locke, prétend ramener toutes les idées à la sensation et à la réflexion. Plusieurs font à Descartes le reproche de penser comme Épicure sur la formation du monde (1) ; ne peut-on donc leur renvoyer l'accusation, plus grave et mieux fondée, de penser comme Épicure sur l'âme humaine ?

Un des membres les plus distingués et les plus savants de la Compagnie, le P. Tournemine, dans la préface qu'il mit en tête de la première partie du *Traité de l'Existence de Dieu*, publiée à l'insu de Fénelon, ne loue que la dé-

(1) *Lettre d'un philosophe à un cartésien de ses amis*, petit in-12. Paris, 1672. Cette lettre, signée des initiales P. R., est du P. Rapin, comme le conjecturait M. Cousin ; cette conjecture est confirmée par un passage du Mémoire d'Arnauld au Parlement de Paris.

monstration tirée de l'art de la nature, et blâme, au moins d'une manière indirecte, les preuves tirées des idées intellectuelles ou vérités absolues de la raison. N'osant pas attaquer ouvertement Fénelon, il imagine de dire qu'il n'a pas voulu les proposer comme des preuves universelles et propres à tout le monde, mais comme des preuves particulières respectives, des arguments *ad hominem*, fondés sur les principes reçus par les adversaires qu'il combat. Ce sont, dit-il, des démonstrations pour les cartésiens et les malebranchistes, que l'auteur n'a pas dû oublier. On conçoit que Fénelon n'ait pas été très-satisfait d'une introduction qui dénaturait le vrai sens de sa philosophie. Non-seulement il croit d'une manière absolue à la vérité de ces preuves, mais, en véritable cartésien et malebranchiste, il déclare les mettre bien au-dessus des preuves physiques. Chose étrange ! ces principes de l'idéalisme, enseignés non-seulement par Descartes et Malebranche, mais par les plus grands et les plus vénérés philosophes des temps anciens et des temps modernes, par Platon, saint Augustin, saint Anselme, par les Pères les plus illustres de l'Eglise, et par les plus grands théologiens, ces principes, qui passent pour le fondement de la certitude, de la morale et de la religion, n'ont jamais rencontré, même au dix-huitième siècle, d'adversaires plus vifs et de railleurs plus acharnés que les jésuites.

Ministres d'une religion pour qui la séparation de l'âme et du corps, après cette vie, est un dogme fondamental, ils auraient dû, au moins à ce qu'il semble, accueillir avec empressement, dans l'intérêt de la foi, le spiritualisme cartésien. Et quand il aurait eu quelque chose d'excessif, était-ce donc à eux d'en faire un si grand crime à Descartes, et n'eût-il pas mieux valu réserver leurs sarcasmes contre une philosophie qui, au lieu de trop séparer l'âme et le corps, tendait à les confondre ? Ne pouvaient-ils donc pas chercher ailleurs quelque autre matière à plaisanter et à rire ? Mais, loin qu'ils aient cette sagesse, tout au contraire, on dirait qu'avant tout ils ont à cœur de

tourner en ridicule la distinction cartésienne de l'âme et du corps, et d'ébranler la démonstration sur laquelle elle repose, où ils s'obstinent à ne voir qu'un paralogisme. A la façon dont ils renouent eux-mêmes les liens entre l'âme et le corps, ils semblent vouloir les faire indissolubles.

Gassendi, pour se moquer du spiritualisme de Descartes, avait feint d'avoir affaire à un homme sans corps. Il s'adresse à lui, comme à un pur esprit : O esprit, *o mens*, ce qui lui attire cette dure et méritée réplique. O chair, *o caro*. Les jésuites se plaisent à développer, à reproduire sous toutes les formes, à mettre même en action cette ironie de Gassendi. Des âmes qui, en vertu des merveilleuses recettes de Descartes, prennent, dès cette vie, congé de leurs corps, et y rentrent quand il leur plaît, voilà le fond de leurs romans et de leurs satires contre le cartésianisme, voilà la fable imaginée par le P. Daniel dans son *Voyage du monde de Descartes* (1). Pour savoir à quoi s'en tenir sur ce monde, objet des rapports les plus contradictoires, son héros va trouver un vieillard ancien ami de Descartes, qui lui confie que le grand philosophe n'est pas mort, mais que les médecins de Stockholm ont enterré son corps, pendant que son âme l'avait quitté pour une courte absence, et qu'il tient de lui-même ce secret merveilleux de mettre momentanément l'âme en liberté du corps, même pendant cette vie. Comme il n'est rien de tel que de voir de ses propres yeux, il lui propose d'en user. Les voilà donc tous deux qui mettent leurs corps de côté, et qui s'envolent dans les espaces vers l'âme de Descartes occupée, dans le troisième ciel, à construire un monde avec la matière infinie conformément à ses principes.

Nous ne contestons pas que, dans ce *Voyage du monde de*

(1) Né à Rouen, en 1649, mort à Paris, en 1728. Il a publié, en 1690, le *Voyage du monde de Descartes*; en 1693, *Lettres d'un péripatéticien à l'auteur d'un voyage de Descartes, touchant la connaissance des bêtes*, et, en 1724, un *Traité de la nature du mouvement dans lequel il attaque les causes occasionnelles*. Ces ouvrages se trouvent dans le premier volume de ses œuvres théologiques et philosophiques. 3 vol. in-4°, Paris, 1724.

*Descartes*, il n'y ait de l'esprit, certaines critiques justes, et même une sorte de modération relative, puisque le P. Daniel n'approuve pas qu'on accuse Descartes d'athéisme; mais la plupart des sarcasmes et des principes trahissent évidemment l'esprit et les tendances de Gassendi. On retrouve des fictions et des plaisanteries analogues, avec moins d'esprit et de modération, dans les *Nouveaux Mémoires pour servir à l'histoire du cartésianisme*, dont Huet est l'auteur (1). Mais Huet, comme nous le verrons plus tard, se compromet encore davantage par son zèle à faire valoir tous les arguments du matérialisme, sans autre précaution que de les mettre dans la bouche d'un disciple imaginaire d'Épicure.

Il n'est pas un jésuite qui pardonne à Descartes d'avoir mis la clarté et la certitude de l'âme au-dessus de celle du corps. De toutes les opinions philosophiques, qu'emprunte à Malebranche le P. André, il en est une seule, celle de l'obscurité de la connaissance de l'âme, qu'approuvent ses supérieurs; mais ils le blâment de n'avoir pas étendu cette obscurité jusqu'à la connaissance de Dieu (2).

Leur théologie rationnelle est marquée du même caractère d'empirisme que leurs doctrines sur l'âme humaine. Tout ce que Gassendi avait objecté à Descartes contre l'idée de l'infini, ils le répètent et le prennent pour leur propre compte. Comme la démonstration de la distinction de

(1) Puisque nous en sommes aux romans contre la philosophie de Descartes, nous citerons encore, l'*Histoire de la conjuration faite à Stockholm contre la philosophie de M. Descartes*. C'est une satire et une fiction, quelquefois assez ingénieuse, contre la philosophie de Descartes. Les conjurés sont les accidents réels, les qualités sensibles, les formes substantielles si maltraitées par Descartes. Ils s'en vengent en décidant unanimement sa mort, et la chaleur, chargée d'exécuter la sentence, excite un transport dans son cerveau, dont il meurt. On a attribué ce badinage au P. Daniel; mais, d'après l'abbé Trublet (*Mémoires sur Fontenelle*), il est d'un M. Gervais de Montpellier, d'abord protestant, puis ensuite prêtre catholique.

(2) Voir la deuxième partie de la *Réfutation du P. Dutertre*, et les remarques de la Compagnie sur la profession de foi du P. André dans l'Introduction de M. Cousin à ses œuvres. Il sera plus spécialement question du P. Dutertre dans le second volume.

l'âme et du corps, les preuves cartésiennes de l'existence de Dieu ne sont pour eux que paralogismes et chimères. Ils ne font grâce qu'aux preuves physiques. Le P. Rapin reproche à Descartes d'avoir négligé ces preuves, et d'avoir ainsi plutôt prouvé la beauté de son esprit que l'existence de Dieu. Les philosophes de la Compagnie ne peuvent supporter qu'on fasse de Dieu l'être des êtres, la vérité, l'ordre, le bien en soi, et, dans leur superficielle métaphysique, ils ne craignent pas de rompre toute espèce de lien entre Dieu et la créature. Dutertre et Hardouin soutiennent, contre Malebranche, que Dieu est un être tout particulier, très-singulier, quoique doué d'une vertu infinie. Selon le P. Dutertre, chaque être particulier ne participe pas plus à l'être divin qu'à l'être d'aucune autre créature.

Pour le P. Hardouin quiconque fait de Dieu l'être universel, l'être des êtres, est un athée. Aussi dénonce-t-il comme des athées Descartes et Malebranche, et bien d'autres que nul assurément avant lui n'avait soupçonnés d'athéisme. Cependant il veut bien, par un sentiment d'équité, prévenir qu'il ne nomme pas ainsi celui seulement qui nie l'existence de Dieu pour s'abandonner à tous les vices, mais tous ceux qui, sans reconnaître aucune vraie divinité, font néanmoins profession de régler leur vie et leurs mœurs sur la règle de la vertu et de la loi naturelle qu'ils prennent pour Dieu. A la preuve par l'infini Hardouin reproche de ne donner que le genre suprême de l'être, *ens in genere, id est omne genus entis*, au lieu du vrai Dieu singulier, personnel. Quel athée, selon Hardouin, ne s'accommoderait de cette démonstration, d'où l'on ne peut faire sortir que l'universel, d'abord dans le chaos, puis dans la forme actuelle du monde? Il ne faut donc pas s'étonner de rencontrer, dans ses *Athei detecti* (1), non-seulement Descartes et Malebranche, mais Arnauld et Pascal; il faudrait plutôt, au contraire, s'étonner de n'y pas voir saint Augustin lui-même, en tête d'un certain

(1) *Opera varia*, in-fol. Amst., 1733.

nombre de Pères de l'Église, manifestement coupables des mêmes doctrines. Le P. Hardouin ne manque pas d'applaudir aux *Instances* de Gassendi contre Descartes (1).

Ces tendances philosophiques de la Société se sont tristement révélées dans la longue persécution qu'elle fit supporter à un des siens, le P. André, pour cause d'attachement à l'idéalisme de Platon ou de saint Augustin, et aux doctrines de Descartes et de Malebranche. C'est là que se montre en tout son jour la philosophie officielle de l'Ordre, soit dans les réponses des supérieurs à ses éloquents et courageuses apologies de Malebranche et de Descartes, soit dans le Formulaire philosophique qu'on l'oblige à signer et à dicter à ses élèves. Combien chèrement le P. André n'expia-t-il pas le contraste de son idéalisme avec l'empirisme de son Ordre, et quelle fatalité l'avait jeté, animé de l'esprit de l'Oratoire, dans les rangs des Jésuites!

Dans leur emportement contre la philosophie nouvelle, les supérieurs du P. André traitent Malebranche de fanatique, de visionnaire, de fou, et assimilent Descartes à Calvin. « Vous ne pouvez ignorer, écrit le P. Guimond provincial à André, en 1704, que le P. général et les supérieurs la défendent (la doctrine de Descartes), que la Compagnie prétend que non-seulement on ne l'approuve point, mais encore qu'on la combatte, ainsi qu'on combattait celle de Calvin avant le Concile. Comprenez, je vous prie, que dire que vous les estimez et qu'ils ont des opinions raisonnables, c'est comme qui dirait : j'ai de l'estime pour Calvin et il a des opinions très-raisonnables. On est résolu de ne point souffrir dans la Compagnie non-seulement ceux qui suivent ces auteurs ou qui les louent, mais ceux qui ne les blâment pas et n'ont pas de zèle contre leur doctrine. » En effet, le général Michel-Ange Tamburini (2) venait d'interdire à tout membre de la Société d'enseigner trente propositions où se trouvent compris la plupart des

(1) *Cartesium olim sane non sequiter castigabat Petrus Gassendi. Athei detecti, art Cartesius.*

(2) Élu en 1706, mort en 1730.

principes de Descartes et de Malebranche, et de soutenir, même comme une simple hypothèse, le système de Descartes (1).

Mais si les jésuites ne dédaignent pas d'employer contre Descartes des armes philosophiques, ils n'ont garde de n'y pas joindre les armes religieuses. Ils espèrent avoir meilleur compte du cartésianisme par l'accusation de complicité avec Calvin et Jansénius, que par la discussion philosophique. Sans cesse ils reviennent à l'argument de l'incompatibilité avec la foi, et surtout avec l'eucharistie, comparant Descartes à Calvin, comme Voétius le comparait à Vanini. Entre tous se signale le P. Valois qui, en 1680, sous le pseudonyme de Delaville, adresse à tous les évêques de France un ouvrage (2) où il dénonce solennellement Descartes, comme fauteur du calvinisme, et les somme en quelque sorte, par l'exemple du roi, de proscrire sa doctrine : « Messieurs, je cite devant vous M. Descartes et ses plus fameux sectateurs; je les accuse d'être d'accord avec Calvin et les calvinistes sur des principes de philosophie contraires à la doctrine de l'Église, etc. » Le P. Valois veut démontrer l'incompatibilité des principes de Descartes avec l'eucharistie. D'abord, dans la première partie (3), il expose et rétablit contre ceux qui, pour échapper à l'orage, voudraient plus ou moins la dissimuler, la vraie doctrine de Descartes et de

(1) Voici quelques-unes de ces propositions qu'il est interdit de soutenir à tout membre de la Société : « Mens humana de omnibus dubitare potest ac debet, præterquam quod cogitet adeoque existat. — Essentia materiæ consistit in extensione externa. — Mundi extensio indefinita est in seipsa. — Solus Deus est qui movere possit corpora. — Bellæ sunt mera automata. — Mens apprehendendo nullatenus agit, sed est facultas mere passiva. — Nullæ sunt formæ substantiales corporeæ a materia distinctæ. — Nulla sunt accidentia absoluta. — Systema Cartesii defendi potest tanquam hypothesis. »

(2) *Sentiments de M. Descartes touchant l'essence et les propriétés des corps opposés à la doctrine de l'Église et conformes aux erreurs de Calvin sur le sujet de l'eucharistie*. Paris, 1680, in-12.

(3) L'ouvrage est divisé en 3 parties.

ses disciples sur la matière. Selon Descartes, la matière consiste dans l'étendue, et il n'y a rien dans le corps que la pure étendue; les parties de la substance corporelle sont absolument impénétrables, un corps ne peut jamais être réduit à un plus petit espace que celui qu'il occupe naturellement. C'est ainsi que les adversaires de Descartes ont toujours interprété sa doctrine, c'est ainsi qu'elle a été exposée par ses disciples les plus accrédités, tels que Clerselier, Delaforge, Rohault, Cally, Antoine-le-Grand et Malebranche (1). Or, dans la seconde partie, le P. Valois démontre que cette définition de la matière est inconciliable avec la doctrine du concile de Trente sur l'eucharistie, et il réfute les arguments par lesquels les cartésiens ont essayé de prouver le contraire. Enfin, dans la troisième partie, il prétend montrer l'identité de ces principes avec ceux de Calvin. Calvin, selon le P. Valois, se serait fondé précisément sur cette notion de la matière pour nier que Jésus-Christ est dans l'eucharistie, comme l'entend l'Église romaine. Dès lors il devint à la mode parmi les jésuites d'associer ensemble, comme le fait le P. Guimond, les noms de Descartes et de Calvin, comme aussi de Jansénius, afin d'attirer les mêmes rigueurs sur les partisans des uns et des autres (2).

Le livre du P. Valois excita entre les cartésiens et leurs adversaires, entre les protestants et les catholiques, une vive polémique, dans laquelle intervinrent Arnauld, Malebranche et Bayle en faveur de Descartes, Bernier en faveur de Gassendi (3). Arnauld repousse avec indignation

(1) Il dit de Malebranche : « Manifestement cartésien en plusieurs choses, mais particulièrement sur le point de l'essence de la matière. »

(2) A côté de l'ouvrage du P. Valois, nous en citerons un autre intitulé : *La philosophie de M. Descartes contraire à la foi catholique*, petit in-12, Paris, 1682. — L'auteur qui garde l'anonyme se propose de compléter la Réfutation du P. Valois. L'ouvrage tout entier a pour objet l'essence de la matière et les accidents réels dans leurs rapports avec l'eucharistie.

(3) *Dissertation de Bayle* : « Où on défend contre les péripatéticiens les raisons par lesquelles quelques cartésiens ont prouvé que l'essence du corps consiste dans l'étendue. (Dans les œuvres diverses, 5 vol. in-fol.,